

collection *singuliers pluriel*

Christiane Veschambre
dit la femme dit l'enfant

© éditions isabelle sauvage, 2020
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez
ISBN : 978-2-490385-09-6
ISSN : 2275-3893

éditions] isabelle sauvage

*Écrire revient par la brèche – une trouée dans l'enceinte fortifiée.
Par exemple, tout à coup une enfant se tient dans la pièce où on était
assis... Certes on est seul à la voir mais elle est si réelle, d'une réalité
augmentée, on n'en parle pas, on est requis de lui parler, de l'écouter,
c'est-à-dire d'écrire.*

Écrire. Un caractère, éditions isabelle sauvage, 2018

1

D'où viens-tu, dit la femme.

Tu n'étais jamais entrée ici. D'ailleurs tu n'es pas entrée. Tout à coup tu te trouves là. J'ai suspendu ma respiration. Je sens que tu pourrais disparaître. Non, tu es tellement là, pour la première fois, ta présence est si puissante que tu n'es pas près de disparaître. Tu te tiens non loin du seuil, mais loin de moi, assise à l'autre bout de la grande pièce, tu n'oses pas avancer, tu as ta jupe rouge et grise, de ce tissu chaud et doux, tu te tiens immobile, tu ne sais pas quel mouvement te permettre, quelle parole prononcer.

Je suis entrée, dit l'enfant, je ne sais pas comment, dans ce morceau de l'autre monde. Tout à coup je me retrouve là, à quelques pas du seuil mais dedans. La dame a dû m'y inviter, m'y faire venir. Elle ne m'y fait pas vraiment entrer. Je suis là en passant, probablement. Elle me voit et ne me voit pas. Je dois rester au bord. Quand même, je suis dedans. Un peu. Un peu plus que lorsque je suis allée sonner chez madame Luciani, la professeure de latin, à qui je devais rapporter je ne sais plus quoi. C'était une situation exceptionnelle. Après l'escalier ciré, la porte de bois verni, la sonnette de cuivre, tous appareils indiscutables du passage à l'autre monde, tous adossés sans le savoir – mais moi je sais – à l'escalier de bois fendu et délavé, à la porte recouverte de peinture marron, aux phalanges repliées de

la main qui frappe pour demander qu'on l'ouvre, je m'étais retrouvée sur le seuil, juste sur le seuil. Madame Luciani était venue du fond d'un couloir plein d'ombre, m'avait pris des mains ce que je devais lui apporter, peut-être même m'avait-elle embrassée, si ce n'est pour de vrai – un professeur n'embrasse pas ses élèves – au moins en esprit, car elle était pleine de sentiments madame Luciani, qui passaient dans son corps et sa voix. Mais elle ne m'avait pas fait entrer. Je crois qu'elle était occupée. Je n'étais que provisoirement adjacente à l'autre monde, une petite adjacente sur le seuil, quelques instants, mais en quelques instants j'avais vu le long couloir d'ombre, où venaient se résorber sans nul doute les nombreux espaces d'un appartement de l'autre monde, et, oui, je l'avais vu, lui, malgré l'ombre, d'un noir plus lumineux que l'ombre, brillant sourdement de lueurs blanches et noires
un piano.

Tu ne veux pas approcher, dit la femme. Il est vrai que ce n'est pas nécessaire. Tu es à l'autre bout de la pièce, et nul ne se tient plus près de moi que toi. Tu me regardes comme l'étrangère que je suis et nul ne peut me revenir plus que toi. Je te vois et ne te vois pas. Tu as la présence des fantômes qui n'ont pas besoin de se rendre visibles, on les sait là, dans la pièce où l'on se tient, il ne faut pas bouger notre intérieur, les mouvements du corps on peut les faire, lentement cependant, mais c'est tout ce qui ne se voit pas qui doit rester suspendu, immobile, légèrement vibrant, ou en rétention vide, vigilance basse et affûtée, afin

que demeure la fragile présence puissante. Comme lorsque j'écris. Je n'écris pas à ce moment où tu te tiens dans la pièce non loin du seuil. Je ne te vois pas et je te vois. Tu as les cheveux courts et raides, tu n'as pas l'air timide mais tu restes immobile, tu es comme une enfant d'autrefois qui apprenait à suspendre le mouvement de la vie dans les circonstances où l'on n'était pas sûr qu'il soit agréé.

Je ne peux pas tout voir d'un coup, dit l'enfant. C'est trop grand, et c'est trop inconnu. Surtout ça: trop inconnu. La pièce est grande et elle ne contient pas beaucoup de choses, mais c'est aussi inconnu qu'une pièce remplie de meubles de l'autre monde comme des fauteuils, des lampes de chevet, des petites tables. Une pièce aussi grande et si peu meublée et en même temps trop pleine pour moi d'espace gratuit et de choses qui ne sont pas des meubles mais qui m'éclaboussent la vue au point que je ne peux pas avancer, je ne sais pas comment il faut vivre dans cette pièce-là. La dame sait.

Je ne bouge pas, dit la femme. Comme lorsqu'un animal surgit sur le chemin. Notre immobilité, notre silence, pour retarder sa disparition. Tu es l'animale imprévisible, oubliée dans son plus profond terrier. Non, tu es une animale domestiquée, une animale de maison, mais ta maison, pour moi, est un terrier. Un terrier natal. Tu ne bouges pas, non plus. Moi j'ai peur de te faire fuir, toi tu ne sais pas quels mouvements conviennent ici. Est-ce possible que nous soyons à ce point éloignées l'une de l'autre? Tu es là pour-

tant, je ne t'ai pas demandé de venir, je n'imaginai pas que tu viendrais, et toi tu ne sais pas quel enchaînement t'a amenée ici. Ta jupe rouge et grise, de ce tissu chaud et doux, est une jupe des dimanches. Tu es compacte avec ton visage rond, ton regard suspendu, tu es entière au bord du tapis, si je te fais avancer, j'en ai peur, tu vas commencer à te fendre, tu auras un pied au bord et un pied dessus, et je vais te perdre.

Tous ces tapis, dit l'enfant, voilà ce qui m'empêche d'avancer. Ils sont par terre mais ils tiennent tout l'espace de la pièce, ils sont plus vastes que des meubles, plus riches, ils font quelque chose du par terre que je ne peux même pas adosser au linoléum de chez moi. Ils ne font pas richesse, non, ils font autre monde. Je ne crois pas que chez Juliette Verdun il y avait des tapis. Du parquet verni, oui. Une entrée, très longue, qu'il a fallu suivre jusqu'au bout pour aller dans la pièce où on a joué. On a beaucoup bien joué, jusqu'au moment du goûter. Sont arrivées des tartines couvertes de confiture, aussi longues que le couloir d'entrée, et je ne pouvais pas manger tout ce rouge couloir de confiture sucrée. Et je n'osais pas ne pas le manger jusqu'au bout. Je mâchais si lentement, j'avalais mâchage après mâchage, je sentais que je retardais la suite de nos jeux, Juliette Verdun avait fini depuis longtemps, j'étais dans un certain malheur, je ne reviendrai pas chez Juliette Verdun dont la mère gentille ignorait qu'au goûter on mange un morceau de pain beurré et deux carrés de chocolat, et que c'est le petit mélange

dans la bouche du beurre doux et fade avec le chocolat dur et sombre qui rend heureux.

Je ne peux pas te parler, dit la femme. Rien n'a pourtant bougé dans la pièce, rien n'a changé depuis que tu es là. La musique est même peut-être plus présente, plus autonome. Je ne t'attendais pas, et je sais que je ne dois pas t'attendre si je veux que tu puisses revenir. Tu es arrêtée au bord du premier tapis, le bleu, carré noir en son centre, tu n'es pas timide, tu n'as pas le visage baissé, le corps effacé, tu pourrais te remettre en mouvement avec le corps compact et libre que l'on t'a donné, le corps des jeux et de la parole jaillissante, celle qui charrie joie et colère – violente, la colère lorsqu'elle te traverse –, qui charrie amour et coups lorsque l'amour vient à manquer, une parole de coups qui te ronge un peu le ventre après coup.

Ici, tu ne sais quelle parole laisser sortir, tu te tiens droite dans ton gilet de laine bleu, celui que tu perdras au prochain été, au bord du lac où tu auras couru tout l'après-midi, et qui mettra un nœud au ventre de ta mère parce que c'est beaucoup perdre que perdre un gilet.

Les tapis, dit l'enfant, c'est une mer qu'il me faudrait franchir pour avancer dans la pièce. La dame est de l'autre côté, assise bas, sans doute sur un matelas de divan posé sur le sol, son dos appuyé au mur derrière. Le matelas est recouvert d'un couvre-pied qui brille un peu. Je connais les divans, mais pas posés par terre. Le divan, c'est un lit, il y a le sommier dessous, et les pieds du sommier. On ne

s'assoit pas dessus, on s'allonge le soir pour dormir, on a la tête bordée par l'angle du cosy, et derrière l'angle du cosy il y a la table où on mange poussée contre la cheminée, et juste entre l'angle du cosy et le bord de la table, une petite place pour mettre une chaise où je m'assois chaque soir pour manger parce que de nous quatre c'est moi la plus petite et que je peux me glisser là. Déjà ça : je vois bien qu'il s'agit d'un autre monde là où on s'assoit presque par terre sur un lit qui n'est plus un lit. Et tout cet espace vide, seulement dévoué à une mer de tapis, comme si l'on avait ouvert la maison à l'inutile. De l'inutile, je connais l'entrée. Je l'ai apprise chez Juliette Verdun, sur le seuil de madame Luciani, l'entrée c'est la façon qu'a une maison de n'être pas familière, on n'entre pas chez soi avec une entrée, on entre ailleurs, pas dans la buée familiale, l'odeur intime de la vie nourricière et absorbante – chez soi, on est absorbé autant que nourri – pas d'odeur avec l'entrée, de rumeur des jours, de plain-pied. Sans entrée, montage cut du dehors et du dedans. Je n'ai pas peur de l'entrée ni du vaste espace gratuit, pas peur de l'ailleurs, seulement j'attends.

Heureusement, dit la femme, tu n'as pas peur. Tu es devant une étrangère mais tu n'as pas peur. Ça ne changerait rien si je te disais qui je suis. Tu ne comprendrais pas. C'est moi qui tremble un peu. Il n'y a que moi qui crois comprendre, qui crois savoir qui je suis.

Tu me vois ici, dans la pièce aux tapis.

Mais j'habite une maison sans murs, une fragile et puis-sante maison faite de seules fenêtres par où se glissent

ou s'engouffrent, suivant la force des vents, les émotions. Elles me donnent vie, elles m'épuisent. C'est pourquoi j'ai toujours eu besoin de dormir profondément. Toi aussi tu dors profondément : tu es une enfant dont on protège le sommeil dans la pièce commune. Tu es d'un bloc, encore. Même si tu avances un pied puis l'autre sur le tapis, même si tu t'avances dans cette pièce où tu ne sais comment te mouvoir, tu resteras compacte : le temps n'est pas venu de te fendre. Il est rare à présent que m'arrive le sommeil profond. L'insomnie est une crevasse d'où s'enfuient le sommeil et les rêves, ils disparaissent comme évaporés au-dessus de la fente de la nuit, et se durcit la croûte noire où se raclent sans fin les angoisses.

Les angoisses sont étroites, c'est de l'étroit qu'elles viennent, et celles de l'insomnie le sont encore plus : ce n'est pas seulement du passage de l'air dans la gorge qu'elles font un détroit mais de tout l'être, peu à peu par cercles concentriques réduit à un point totalitaire. L'insomnie est royaume du pouvoir, tous ses murs sans fenêtres défendus contre la puissance – de l'émotion. Pas d'émotion dans l'insomnie, c'est la fixité même. Puissance meut, pouvoir fixe.

Comment puis-je être en train de dire ces choses devant toi ? C'est comme montrer la guerre à qui ne connaît que son absence.

Elle me regarde, elle m'a regardée, dit l'enfant, comme si elle me connaissait. L'autre monde nous connaîtrait ? Oui, je crois qu'il nous connaît, non, qu'il nous reconnaît, non, qu'il pense qu'il n'y a rien à connaître de nous, au lieu que moi

je vois tout l'inconnu de l'autre monde. Ici, par exemple, ce n'est pas seulement la mer de tapis du grand espace gratuit, il y a autre chose. Beaucoup plus vaste, qui a pris la place de tout l'air de la pièce, qui, comme lui l'air, ne se voit pas mais passe à travers moi si fort depuis que je suis entrée, je n'ai pas de mots pour ça, pour les tapis j'en ai mais pas pour ça dont pourtant je connais le nom : la grande musique.

Non, dit la femme, non, je ne te connais pas. Je te reconnais, mais tu es opaque. Tu ne sais pas que de nous deux, et de tout ce qui est ici, dans ce lieu et dans cette heure, tu es la plus inconnue. Mais pas la seule peut-être. Ce n'est pas pour rien que tout à coup tu as été là alors que la voix et l'instrument passaient à ma traverse comme un vent à travers une herbe haute, je veux dire, je veux dire mais ce n'est pas à dire, on est réduit et mis au large par la musique, et ça de plus en plus, il me semble, depuis que je suis au bord du voyage d'hiver. Oui, elle aussi, la musique, elle n'est jamais connue, pour la centième fois je l'entendais pour la première fois, et tu as été là.

Je n'avais jamais vu ça, dit l'enfant, une dame silencieuse assise dans la musique. Peut-être est-ce pour ça qu'elle ne me fait pas avancer : il faudrait que je traverse la musique et c'est impossible. Interdit. Chez moi on peut tout traverser. Il faut tout traverser. D'ailleurs ce n'est pas qu'on traverse, on est dedans, tout le temps. Dedans une certaine musique, de nos voix, toujours en mouvement, pleines de pics et d'abîmes suivant ce qui les fait jaillir ou s'éteindre. On

leur laisse libre cours. Les voix de l'autre monde maîtrisent leurs écarts, je ne peux pas imaginer la mère de Juliette Verdun crier et Juliette Verdun a toujours la même voix douce, aussi douce que son visage clair. Je suis sûre que je lui fais un peu peur parce que j'ai des éclats, mais ça lui plaît aussi, ces accents imprévisibles qui ne la secouent, elle, jamais, et qu'elle n'entend pas chez elle.

Pour qui me prends-tu? dit la femme. Peut-être si je te faisais entendre le son de ma voix aurais-tu une impression familière, étrangement familière. Lorsque je téléphone à Noémie elle me dit que j'ai la voix de Joséphine, ma mère. Souvent, et maintenant cela ne me prend plus par surprise, je vois dans la glace une expression de ma mère, une expression que je reconnais immédiatement et qui n'a pas plus de sens mais pas moins de force que la ligne d'un champ, toujours le même, apposé à l'horizon de la fenêtre de cette pièce. Sur ton visage rond et simple, il est difficile de lire une ascendance, tu n'es encore que naïvement dessinée. Tu m'impressionnes, mais je n'ai pas peur. Ce n'est pas de toi que j'ai peur.

Le piano, dit l'enfant, c'est plus que l'autre monde. Le piano dans une maison, ça dilate la maison d'une façon si mystérieuse et évidente que je ne peux pas la dire. C'est comme si elle changeait de nature, la maison, devenait monde non pas inconnu mais corps subtil. Corps. Subtil. Le piano luit dans l'ombre, sans lui la maison n'a plus de corps, et plus de souffle. Je veux dire : elle n'a plus de corps

que celui de ceux qui y vivent. Et elle ne respire plus que par leur respiration. Avec le piano, la maison se tient légèrement au-dessus du sol, si on passe dans la rue devant la maison inconnue d'où sort la musique, on se retrouve soi-même légèrement au-dessus du sol, on sait que cela vient du piano noir et luisant devant lequel quelqu'un est assis, quelqu'un de l'autre monde qui est lui-même alors transporté dans le monde si mystérieux et évident qu'on ne peut pas le dire.

Oui, dit la femme, ne pas voir, ne pas savoir les mains qui le touchent. Le piano s'exhale de la maison pour toi, pour ton attente, ton infinie attente. Qui ne fait que commencer. Tu es au bord. Moi aussi. Pas le même.

2

Tu es là ? dit la femme

Vous êtes là ? dit l'enfant

Je ne te vois plus, dit la femme. Tu es comme un personnage sorti de scène. Quand tu étais là, quand tu es là, tu n'es pas du tout un personnage. Tu ne joues pas, tu n'es pas inventée, tu es tellement en vie que ce serait plutôt moi le personnage.

Je ne sais pas où vous êtes, dit l'enfant. Vous m'avez oubliée sans doute, vous avez quitté le divan de la grande pièce, du coup je ne comprends plus où je suis ni ce que je fais là. Je crois que j'aimerais rentrer chez moi mais ce n'est pas possible. Pourquoi ce n'est pas possible ? J'ai l'impression d'être nulle part, ni chez moi ni dans l'autre monde.

C'est pour ça que je ne te vois plus, dit la femme. Tu n'es ni chez toi ni ici. Et d'ailleurs moi, je ne suis plus tellement chez moi non plus. Ou plutôt je ne suis que moi. C'est ça, je suis toute fixée, je n'ai pas beaucoup de volume, je sais quelles sont mes obligations – même si, il faut bien le constater, ça fait longtemps que je ne les remplis plus. Je préfère ne pas. Quand elles se font pressantes, je prends le temps de les énumérer, et ça suffit. C'est comme la liste des